

Que vaut la vie selon Francis Wolff ?

Jean-Marie Harribey

Que vaut la vie ? Voilà une question qui peut surprendre au moment où la conscience écologique se fraye un chemin, certes avec des hauts et des bas, au fur et mesure que la crise écologique s'aggrave. C'est pourtant, entre autres, à ce type de question que le philosophe Francis Wolff essaie de répondre dans un livre tout récent *La vie a-t-elle une valeur ?* (Paris, Philosophie Magazine Éditeur, 2025). Le livre suscitera sans doute nombre de discussions parce qu'il prend à rebrousse-poil la plupart des jugements qui sont émis au sein de la galaxie écologiste au sujet des rapports entre l'humanité et la nature, certains disent même des rapports entre tous les vivants.

Le livre part d'une critique de la pensée qui établit une continuité entre tous les vivants, plus précisément entre les vivants humains et les vivants non humains. Cette thèse a été formulée à la suite de certains travaux de l'anthropologie contemporaine. Notamment par ceux de Philippe Descola¹ qui a récusé la coupure nature/culture ou nature/société, qui, à ses yeux, résulterait de la philosophie cartésienne. Descartes, proclamé coupable parce qu'il aurait théorisé les hommes « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Cette thématique se rencontre couramment parmi les penseurs actuels de l'écologie qui ne se préoccupent pas seulement de « sauvegarder l'environnement » mais entendent construire un autre rapport au « vivant ».

Le « vivant » ?

C'est le premier concept que critique Francis Wolff parce que, en ne faisant aucune distinction en son sein, on risque d'être conduit à une attitude anti-spéciste : « montrer qu'il n'y a justement pas de distinction réelle entre humains et non-humains – *ou plutôt qu'il ne faut surtout pas en faire* ». (p. 17, je souligne). L'auteur prend bien garde de préciser qu'il ne s'agit pas de nier que les animaux connaissent la douleur, les sentiments et sont capables de réfléchir à des stratégies, ni même de nier qu'il y a une interdépendance entre les vivants, mais la discontinuité s'opère ailleurs : « Y a-t-il une interdépendance des vivants, et forment-ils une communauté de fait ? Oui, c'est une évidence de le rappeler. Y a-t-il une interdépendance morale des vivants, et forment-ils une communauté morale ? Non, et c'est un des objets de ce livre de le montrer. » (p. 27). Ainsi, « Mille récits d'appivoisement, d'amitié, de coexistence, de respect, d'admiration ou de combat – qu'on ne saurait réduire à ces deux pathologies contemporaines que sont la chosification des animaux de boucherie et la personnification de certains animaux domestiques » (p. 90).

Il s'ensuit un objectif moral et politique : « Ce n'est pas le vivant qui est menacé et ce n'est pas l'humanité qui est menaçante. C'est elle, l'humanité, qui est menacée, c'est elle qu'il faut mobiliser. C'est la vie humaine, c'est la survie de l'humanité qu'il faut préserver. C'est elle et elle seule qui a une valeur absolue. La morale humaniste et donc anthropocentriste est la seule possible. Elle est aussi la seule souhaitable. » (p. 27-28). Plus loin, « le spécisme est indispensable à la survie de *toutes* les espèces » (p. 87).

C'est ici, selon l'auteur, que doivent être définis ce qu'est la vie et ce que peut être la valeur de la vie. « L'humanité seule a une valeur dans le monde, non pas parce qu'elle est supérieure aux autres espèces ou la seule à l'image de Dieu comme dans le texte biblique, mais parce que seuls des êtres humains sont capables d'agir moralement. Ce qui peut donner de la valeur à un monde sans valeur et à une humanité qui n'en a pas en elle-même, c'est un

¹ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005 ; « [La nature, ça n'existe pas](#) », *Reporterre*, 1^{er} février 2020.

acte moral, accompli sans autre motif qu'agir bien. » (p. 33). Car, pour Francis Wolff, « La vie est ce processus indéfini qui transcende les organismes et les espèces ; elle se moque bien des vivants dont elle se sert pour se maintenir elle-même. Elle est sans valeur. [...] Le métabolisme permet à l'organisme vivant de demeurer *soi*. Le maintien dans son être semble bien la finalité de l'être vivant. » (p. 38-39).

On peut alors se demander : « Qu'est-ce qu'un vivant ? C'est quelque chose qui vit. Ce n'est pas une lapalissade, car avec le verbe tout change. Il permet de passer immédiatement de la réponse à la question "qu'est-ce qu'un vivant ?" (c'est quelque chose qui vit) à la réponse à la question "qu'est-ce qui vaut *pour* un vivant, quel qu'il soit ?" Réponse : *vivre*. Qu'est-ce que le bien (Réponse : *vivre*). Qu'est-ce que le mal ? (Réponse : ne plus *vivre*). » (p. 49).

La logique implacable que déroule Francis Wolff lui fait disséquer le concept de « valeur intrinsèque » adoptée par tous les penseurs écologistes. En effet, on serait enclin à conclure du raisonnement précédent que vivre serait une « *valeur intrinsèque* pour le vivant » (p. 52). Ce concept aurait pour lui de s'opposer à celui de valeur instrumentale, utile. Et de plus, il unifierait tous les vivants, tous animés de la volonté de vivre.

Eh bien, non, affirme avec force le philosophe. « La laitue, le lapin et le renard partagent la même valeur : vivre. Mais le renard ne peut vivre qu'en empêchant le lapin de vivre, qui lui-même ne peut vivre sans avaler la laitue. La vie n'est donc pas une communauté morale parce que la communauté biotique ne peut exister qu'à condition de ne pas être morale. Si les vivants formaient une communauté de respect mutuel, ils cesseraient de vivre, et il n'y aurait plus de communauté biotique ! La vie de certains doit empêcher celles des autres sous peine de mort. Le "respect de la vie" est donc une expression contradictoire. Si l'on respecte la vie, elle cesse. » (p. 61-62). En d'autres termes, poursuit Francis Wolff, « Si toutes les aspirations à vivre sont égales, elles ne se valent pas. Il [le biocentriste] devra se résoudre à une échelle de valeurs anthropocentrée ». (p. 67).

Pas de valeur intrinsèque

On pourrait faire remarquer que tel renard a besoin de manger tel lapin, mais tous les renards ne peuvent manger tous les lapins, sous peine de mourir à leur tour. Ce qui subsiste, au-delà de la contradiction repérée à l'instant, c'est le nécessaire équilibre biologique entre espèces.

Et l'auteur répond indirectement : « La vie, non pas l'expérience vécue de certains, ni évidemment l'existence humaine, mais la vie nue des vivants est donc sans valeur. » (p. 63). Il précise que « vivre est une valeur intrinsèque *pour* celui dont c'est la vie et seulement pour lui. Ce n'est pas un bien intrinsèque pour les autres. [...] C'est un bien pour lui, mais justement pas dans l'absolu ! [...] Cet "oubli de la relation" est la racine de nombreux autres raisonnements fallacieux. » (p. 69).

La philosophie de Francis Wolff concernant la notion d'« intrinsèque » rejoint donc complètement celle de John Dewey qui avait montré que cette notion était une contradiction dans les termes puisqu'il ne peut y avoir de valeur sans relation avec un humain :

« Il y a une ambiguïté dans l'usage des adjectifs "inhérent", "intrinsèque" et "immédiat", qui alimente une conclusion erronée. [...] L'erreur consiste à penser que ce qu'on qualifie ainsi est extérieur à toute relation et peut être, par conséquent, tenu pour absolu. [...] L'idée que ne pourrait être qualifié d'inhérent que ce qui est dénué de toute relation avec tout le reste n'est pas seulement absurde : elle est contredite par la théorie même qui relie la valeur des objets pris comme fins au désir et à l'intérêt. Cette théorie conçoit en effet expressément la valeur de l'objet-fin comme relationnelle, de sorte que, si ce qui est inhérent c'est ce qui est non relationnel, il n'existe, si l'on suit ce raisonnement,

strictement aucune valeur intrinsèque. [...] À strictement parler, l'expression "valeur intrinsèque" comporte une contradiction dans les termes. »²

Francis Wolff fait exactement écho à Dewey : « la beauté est forcément une valeur *relationnelle* : elle implique la relation à un sujet qui en ressent un plaisir ou une émotion, et ce sujet est nécessairement humain. » (p. 106). « La valeur que nous attribuons à la biodiversité est celle qu'elle a pour nous, non celle qu'elle aurait en elle-même. » (p. 114). Il s'ensuit que « L'essentiel n'est pas que la biodiversité, et sa préservation, n'ait pas de valeur intrinsèque. C'est qu'elle ait une haute valeur *pour l'humanité* – et pour elle seule –, que cette valeur soit instrumentale, affective, patrimoniale ou esthétique. L'humanité est donc la *seule* finalité de toute éthique environnementale. » (p. 116).

Et le plus intéressant est que ce jugement est philosophiquement fondé mais, que en plus, il s'applique également à l'économie, et notamment à l'économie écologique. Je reviens souvent sur cet aspect. C'est même l'un de mes leitmotivs. La valeur économique intrinsèque de la nature est un non-sens absolu. Et, pour faire le lien avec le livre de Francis Wolff, dans *En quête de valeur(s)*³, j'ajoute que le refus de la notion d'intrinsèque s'applique même *aux valeurs* philosophiquement et éthiquement parlant.

Plus précisément encore, Francis Wolff s'attaque à un pilier de l'écologie bien-pensante : « Un des grands avantages de la notion de vivant est son ambiguïté. Elle permet d'unir sous une même bannière des préoccupations *incommensurables* et hétérogènes. » (p. 71, je souligne). Le lecteur pourra retrouver le texte « Le discours sur la valeur de l'eau ne vaut pas grand-chose » dans lequel je donne un exemple d'incompréhension de l'incommensurabilité au sein de l'économie néoclassique de l'environnement⁴.

L'écologie est nécessairement anthropocentrée

On entre alors dans le dur de ce livre et qui sera peut-être le point le plus difficilement acceptable par beaucoup d'écologistes : l'écologie est forcément anthropocentrée, à la manière de Kant (p. 40), et non pas biocentrée. Selon Francis Wolff, l'éthique animale et l'éthique environnementale sont non seulement inconciliables mais mènent à l'impasse car « on ne peut mener à son terme ni la logique des *vivants* (l'éthique animale) ni la logique *du* vivant (l'éthique environnementale). Dans les deux cas, il faut un garde-fou, une limite, un fondement. Ce ne peut être que l'humanité. » (p. 80).

C'est donc à une tout autre vision de l'écologie que nous invite Francis Wolff. « Notre dette globale est énorme, car tous les êtres vivants ainsi que leurs conditions d'existence constituent la biosphère. Cette dette est d'autant plus importante que l'espèce humaine est à la

² John Dewey, *La formation des valeurs*, 1981, Paris, La Découverte, 2011 p. 108-110.

³ Jean-Marie Harribey, *En quête de valeur(s)*, Vulaines sur Seine, Éd. du Croquant, 2024 ; voir notamment les chapitres 4 et 5 : « La valeur de la nature : un intrinsèque introuvable » et « La valeur de la vie : incalculable ». Émile Durkheim écrit dans « [Jugements de valeur et jugements de réalité](#) », Communication faite au Congrès international de Philosophie de Bologne le 6 avril 1911, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 3 juillet 1911 : « Il existe des types différents de valeurs. Autre chose est la valeur économique, autre chose les valeurs morales, religieuses, esthétiques, spéculatives. Les tentatives si souvent faites en vue de réduire les unes aux autres les idées de bien, de beau, de vrai et d'utile sont toujours restées vaines. Or, si ce qui fait la valeur, c'est uniquement la manière dont les choses affectent le fonctionnement de la vie sociale, la diversité des valeurs devient difficilement explicable. Si c'est la même cause qui est partout agissante, d'où vient que les effets sont spécifiquement différents ? ». Dans son texte, Durkheim cite Kant qui dit que « les choses économiques ont un prix (einen Preis, einen Marktpreis), non une valeur interne (einen inneren Werth) ».

⁴ Jean-Marie Harribey, « [Le discours sur la valeur de l'eau ne vaut pas grand-chose](#) », *Blog Alternatives économiques*, 7 avril 2021.

fois la superprédatrice de la planète et sa seule gardienne possible. Notre responsabilité est lourde et nos devoirs considérables selon ce troisième contrat. » (p. 95)⁵.

On est donc très loin avec Francis Wolff de la philosophie et des préconisations d'un Bruno Latour avec son « parlement des choses », où seraient représentés un fleuve, un océan, une forêt, le loup, l'ours, etc.⁶ Au droit attribué à la nature et aux animaux s'opposent les notions de devoir, d'obligations, telles que les définissait la philosophe Simone Weil :

« La notion d'obligation prime celle de droit, qui lui est subordonnée et relative. Un droit n'est pas efficace par lui-même, mais seulement par l'obligation à laquelle il correspond ; l'accomplissement effectif d'un droit provient non pas de celui qui le possède, mais des autres hommes qui se reconnaissent obligés à quelque chose envers lui. L'obligation est efficace dès qu'elle est reconnue. Une obligation ne serait-elle reconnue par personne, elle ne perd en rien de la plénitude de son être. Un droit qui n'est reconnu par personne n'est pas grand-chose. Cela n'a pas de sens de dire que les hommes ont, d'une part des droits, d'autre part des devoirs. Ces mots n'expriment que des différences de point de vue. Leur relation est celle de l'objet et du sujet. Un homme considéré en lui-même, a seulement des devoirs, parmi lesquels se trouvent certains devoirs envers lui-même. Les autres, considérés de son point de vue, ont seulement des droits. Il a des droits à son tour quand il est considéré du point de vue des autres, qui se reconnaissent des obligations envers lui. Un homme qui serait seul dans l'univers n'aurait aucun droit, mais il aurait des obligations. »⁷

De l'humain à l'émancipation

De fil en aiguille, Francis Wolff arrive au point de définir ce qui est propre à l'être humain : « Ce qui est propre à l'être humain, ce n'est ni la raison comme faculté de raisonner que nous avons en commun avec les machines, ni le langage comme faculté de communiquer que nous avons en commun avec les animaux sociaux, c'est la rationalité *dans* le langage, ce que les Anciens nommaient *logos*, c'est-à-dire la faculté de raisonner en communiquant avec les autres, "la raison dialogique" ; une rationalité qui se forge et s'éprouve dans le dialogue. C'est la capacité à raisonner *ensemble*, les uns avec les autres, à leur dire oui ou non, et par conséquent aussi à soi-même, par intériorisation d'un interlocuteur imaginaire : la faculté critique. C'est cela l'humanité que tous les humains ont en partage. » (p. 138).

C'est le moment de conclure. Et Francis Wolff le fait en se plaçant sur le plan épistémologique : « La continuité ou la discontinuité humain/animal n'est pas un *fait* constatable mais un présupposé méthodologique. » (p. 153). C'est ainsi qu'on peut comprendre, dit-il, le basculement à gauche du mouvement animaliste qui a trouvé un « bon accueil grâce au concept de "domination". C'était l'élément manquant d'un nouveau récit émancipateur. Sauf qu'il s'agissait désormais d'émanciper non les peuples opprimés ou les classes exploitées, mais les espèces domestiquées. » (p. 155).

Le philosophe élargit alors son champ d'analyse : « La question animale et la question écologique ont beau être indépendantes l'une de l'autre dans leurs principes comme dans leurs conséquences, elles paraissent liées dès lors qu'on les considère à travers la nouvelle grille conceptuelle de la gauche : le concept politique de *domination*, venu se substituer au concept marxiste d'exploitation économique et sociale. De là un pas allait être franchi : il n'y a pas

⁵ Francis Wolff dit que, à côté du contrat affectif (noué avec les animaux), du contrat utilitaire (s'en servir), il y a un troisième contrat, écologique. On pourrait dans ce cas considérer que le soutien à la tauromachie et à la corrida, que Francis Wolff exprime dans d'autres travaux, serait contraire justement au fait de ne pas faire souffrir des vies non humaines qui ferait partie de « notre responsabilité et de nos devoirs ».

⁶ Jean-Marie Harribey, « [De quoi la classe écologique de Bruno Latour est-elle le nom ?](#) », *Blog Alternatives économiques*, 20 janvier 2022.

⁷ Simone Weil, *L'enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard, 1949, p. 9-10.

que les animaux domestiques à être “dominés” par l’être humain, c’est le sort du “vivant” dans son ensemble. L’écologie a pu ainsi devenir un motif d’émancipation de tous les êtres vivants, et non plus une exhortation réactionnaire à un retour salutaire à la vie au champ. » (p. 155-156).⁸

Il faut bien comprendre l’auteur pour ne pas lui faire de mauvais procès :

« Il ne faut pas croire que le concept de “domination” (par différence avec celui, ancien, d’exploitation) permettrait enfin de dénoncer les discriminations dues au machisme (ou au patriarcat), au racisme, à l’antisémitisme, à l’homophobie, à la transphobie, au validisme, aux inégalités planétaires héritées du colonialisme (la “colonialité”) et de l’impérialisme occidental. Ces mobilisations – que la droite appelle “wokisme” – n’ont rien de nouveau. La lutte contre ces injustices a en effet *toujours* été à l’agenda des luttes émancipatrices de la gauche – et doit évidemment le demeurer. La nouveauté du concept de domination est ailleurs : elle consiste à attribuer ces discriminations à une série de systèmes *binaires* analogues aux anciennes oppositions de classes. La nouvelle théorie, encore précaire et lointainement inspirée de Bourdieu, affirme : il y a des discriminations ou des injustices, c’est *donc* qu’il a des *dominés*. Et s’il y a des dominé·e·s, c’est qu’il existe un *rapport* de domination qu’il faut combattre. (La binarité est interprétée comme une contradiction.) Ou, plus radicalement, s’il y a des dominé·e·s, c’est qu’il y a des *dominants* (à savoir tous ceux qui ne sont pas dominés), et ce sont *eux* qu’il faut combattre. (La binarité est alors interprétée selon la logique du tiers-exclu : ceux qui ne sont pas dominés sont nécessairement dominants.) Les dominants et les dominés sont alors essentialisés. C’est ce qu’on appelle la “politique des identités”. [...] Les dominations sont systémiques, mais le Système général est introuvable, même si l’on tente de les rapporter tant bien que mal au “capitalisme” (parfois rebaptisé “libéralisme” ou “néolibéralisme”) : il manque toujours l’opposition de classes qui donnait sens et fondement à sa critique dans le marxisme. » (p. 162-163).

La conclusion de Francis Wolff est terrible parce qu’elle est une interpellation politique et stratégique :

« Telle est la crise de l’agenda de l’émancipation. Elle a source dans l’impossibilité d’unifier les dominations et surtout de les conjuguer avec l’exploitation économique et sociale, dont résultent pourtant encore et toujours les plus graves injustices économiques, sociales et planétaires. Comment s’étonner que les classes populaires n’ont nulle part adhéré à ce programme et ont choisi partout de s’abstenir, ou de voter à droite, très à droite ? Plus de Système, plus de théorie générale, et donc plus de mouvement social et de soutien des classes populaires (forcément rebelles à la diversité des théories de la domination), mais un saupoudrage de mesures plus ou moins cohérentes, quand ce n’est pas un vague projet révolutionnaire sans adversaire clairement défini ; le capitalisme ? le productivisme ? le patriarcat ? l’Occident ? l’homme blanc ? la rationalité ? ou quoi ? » (p. 166).

Le livre de Francis Wolff suscitera des discussions, mais il s’inscrit dans ce qu’a de meilleur la tradition humaniste :

« Les théories de l’émancipation, comme la pensée écologique elle-même, devraient cesser de s’en prendre aux idées d’humanité, de rationalité, de science, de technique et même de progrès, car aucun récit émancipateur ne peut se passer de ces idées. Elles sont inséparables de celles de la justice. [...] Il y a bien une réponse claire à la question “La vie a-t-elle une valeur ?”, mais elle est double. La vie comme telle n’a qu’une valeur relative. Ce qui a une valeur absolue, c’est la vie humaine : toute vie humaine présente ou à venir,

⁸ Voir dans la même veine ma [recension critique du livre d’Emmanuel Renault *Abolir l’exploitation*](#), *Blog Alternatives économiques*, 9 avril 2024 et [Les Possibles](#), n° 39, Printemps 2024,

depuis le moment où elle est humaine donc personnelle, et tant qu'elle est humaine donc habitée par quelqu'un. » (p. 170-171).

Jean-Marie Harribey est auteur de plusieurs livres sur la question de la valeur, dont le dernier est *En quête de valeur (s)*, Éd. du Croquant, 2024.